

Dans les années cinquante du dernier siècle, le catalan, plus exactement le roussillonnais, était encore parlé partout, à la maison et dans la rue.

J'ai déjà raconté quels furent mes rapports avec la « llengua dels avis » (la langue des aïeux) au contact de mon entourage familial, rapports que l'on pourrait qualifier, d'un point de vue linguistique, d'hémiplégiques, car si l'on s'adressait à moi en catalan, c'est en français que je répondais.

C'est dans les années soixante-dix que je récupérai l'usage du catalan, toutefois moins parlé qu'écrit, et que je publiai mes premiers textes en prose et en vers dans cette langue, encouragé par Jordi Mas et Antoine Cayrol (Jordi Pere Cerdà) chevilles ouvrières de la revue *Sant Joan i Barres*. Mon enfance canétoise fut le sujet de ces essais avec, tout naturellement, la « terre catalane » que Pierre Camo, dont j'aimais la poésie, avait admirablement chantée en français. À ce moment-là, il me paraissait évident qu'une tranche de vie vécue dans la langue vernaculaire ne pouvait être véritablement rendue que dans cette langue. Écrire mes souvenirs en catalan, c'était donner de la couleur au tableau. Ce fut là le fait « déclencheur » « d'una vinguda al català tardana, dificultosa, plena de reticències, d'enfocaments i de temences » (« une venue au catalan tardive, difficile, pleine de réticences, d'élans et de craintes ») écrivit Jordi Pere Cerdà en présentant mes premiers et fragiles essais poétiques dans *Sant Joan i Barres*.

C'était une époque où s'opérait une formidable accélération de l'histoire. La paysannerie fondait à vue d'œil, valeurs et traditions terriennes disparaissaient. Les économistes qui se penchaient sur notre département ne parlaient plus que de secteurs secondaire et tertiaire, et les démographes n'avaient que le mot « héliotropisme » à la bouche pour expliquer sa démographie largement positive malgré un net vieillissement

de la population. Ce fut un bouleversement total caractérisé par l'explosion de l'urbanisme grand consommateur d'espaces agricoles, hélas devenus friches, dans l'indifférence, le laisser-aller ou avec la bénédiction des décideurs locaux de tout poil et de tous horizons. Phénomène aggravé par l'effacement de repères qui nous étaient jusque-là familiers, la disparition de nos grands-parents, celle qui n'allait pas tarder de nos propres parents. Tout semblait partir à vau-l'eau dans une prospérité factice qui masquait mal un appauvrissement bien réel.

C'est alors que la « nova cançó » identitaire et contestataire d'outre-Pyrénées fit des émules en Roussillon, Joan Cayrol, Jordi Barre et l'Agram en tête. Au moment où notre pays et notre langue se mouraient, où notre identité était mise à mal, on se mit à les chanter.

Parmi les poèmes qui vont suivre, beaucoup sont le reflet des intérêts qui furent les nôtres en ces temps déjà lointains : amour de la terre natale, des êtres éteints et des choses disparues, regret des coutumes qui s'effritent, révolte romantique face à la passivité de « la masse servile » que seul semblait émouvoir le profit immédiat.

Faut-il aujourd'hui porter le deuil de ces élans ? Jordi Pere Cerdà pense que non. Le décès de Jordi Barre, la parution du *Petit dico d'aquí* de Gérard Jacquet, le match de rugby l'USAP-Toulon au stade de Montjuïc à Barcelone eurent un retentissement extraordinaire auprès du public roussillonnais. Ces événements montrent « un élan plus profond qu'il n'y paraît. Il a réveillé là où il dort une parcelle de notre instinct... » a souligné le dramaturge et poète dans *l'Indépendant* du 9 avril 2011. Autrement dit, notre identité et notre langue ne sont peut-être pas définitivement condamnées à disparaître.